

Un des moments les plus douloureux de la vie de Paul Celan, ce fut quand il se vit diffamé par Claire Goll, de la façon que nous savons tous. Mais le pire de son épreuve ne fut pas, en août 1953, le début de cette agression, pourtant inattendue et imprévisible, mais l'année 1960, quand la calomniatrice revint honteusement à la charge.

Pourquoi Paul fut-il davantage affecté par la seconde attaque que par la première ? Est-ce parce que du fait de sa notoriété désormais plus grande, elle fit l'objet d'un débat public ? Oui, ce fut bien cet ébruitement qui aggrava son chagrin. Mais nullement pour les raisons que l'on pour-

rait croire, celles qui auraient affecté de moindres poètes.

On remarquera, tout d'abord, que cette nouvelle campagne de diffamation aurait pu être vécue par Paul Celan comme bien moins une cause de souffrance que, tout au contraire, la preuve de l'admiration et de la confiance dont il bénéficiait assez largement en pays de langue allemande. Non seulement les meilleurs esprits se mobilisèrent pour démontrer l'inanité des accusations portées contre lui et même leur caractère délibérément mensonger, non seulement certains critiques qui s'étaient laissé abuser, volontairement peut-être, furent obligés de se rétracter, publiquement, mais l'Académie allemande de langue et de littérature prit elle-même très rapidement la défense de l'écrivain diffamé et décida de lui décerner son prix Büchner, une des plus hautes distinctions concevables dans l'Allemagne contemporaine. Les accusateurs s'étaient dispersés sous les huées. Claire Goll n'avait fait la preuve que de son extrême vilénie.

Au terme de cette épreuve Paul Celan aurait dû se sentir rassuré, il aurait pu oublier ce qui n'avait été qu'une occasion pour la vérité de se faire jour.

Et pourtant nous savons qu'il n'oublia pas ; et que son chagrin et son inquiétude ne firent même qu'augmenter avec le passage du temps. L'année 1961 le voit occupé à préparer des ripostes qu'il devrait juger inutiles, il songe à quitter Paris, à l'automne il veut consulter un psychiatre ; puis, en 1962, le tourment grandit au point de lui dicter des lettres, qu'il n'envoie pas mais que nous connaissons aujourd'hui, à des personnes qu'il respecte et dont il espère « une heure ou deux » de conversation – comme il dit à Marthe Robert – sur le sujet qui l'obsède. Outre Marthe Robert les destinataires étaient Jean-Paul Sartre, dont il rêvait qu'il parlât de l'affaire – une nouvelle affaire Dreyfus, dit-il – dans *Les Temps modernes*, et René Char avec qui c'est tout particulièrement qu'il voulait qu'une solidarité s'établît à niveau profond.

Et en décembre 1962, la hantise tourne

au délire. Paul a maintenant devant lui des années de trouble psychique, avec des périodes d'hospitalisation, et toujours l'affaire Goll y aura un rôle majeur.

En juin 1966, par exemple, s'il rompt avec la maison Fischer, c'est parce que cet éditeur ne l'aurait pas soutenu contre les attaques de Claire Goll. Et voici encore une manifestation de cette obsession qui n'en finit pas, un fait certes minime mais révélateur toutefois, et dont je fus le témoin, sa visite à Boris de Schloezer, qui aurait dû être exactement le contraire d'une cause d'alarme ou de chagrin. J'ai déjà évoqué cette soirée mais j'y reviens parce que je lui trouve beaucoup de sens. Boris était l'homme au monde le plus généreux, le plus accueillant. Il était fait pour percevoir, d'instinct et profondément, et la qualité d'un poète et combien étaient infâmes les attaques subies par celui-ci en particulier, ce que j'avais dit à Paul avec qui je vins chez Boris ce soir-là parce que je désirais qu'il le connût et même en devînt l'ami. Et de fait tout alla comme je l'espé-